

MARIENTA

par **Barbara d'Alessandri**



Avoir un grand-père président de la République du Congo, (Marien Ngouabi) assassiné en 1977 n'est pas chose anodine. Longtemps Marienta, refuse de se rendre sur ces terres qu'elle ne connaît pas et qui ont tant fait souffrir sa mère. Pourtant, à 25 ans, elle décide enfin de s'y rendre : « à force de rejet pour ce pays qui a rendu ma mère si malheureuse, je comprends qu'il me faut connaître mes racines. Dès la sortie de l'avion, le mur de chaleur me fait basculer ! Ce pays est mon histoire, il ne sert à rien de lutter. Dans la vie, il y a de réels destins, et c'est en les fuyant que l'on se rend malheureuse. »

De retour en France, elle monte dans la foulée, une association et une comédie musicale. Il était une Fois à l'Est de Paname est joué au théâtre de Chelles, et traite de toutes les formes d'esclavages. Une sorte de melting pot social, culturel, réunissant sans limite d'âge, tous ceux qui ont quelque chose à en dire. Il s'agit là de donner envie et espoirs à ceux qui n'en ont plus. Quant à l'association, elle a pour mission de mettre en relation des gens de différentes classes sociales, qui a priori n'ont aucune raison de se rencontrer. Elle-même issue de deux mondes opposés, elle est persuadée que les préjugés ne demandent qu'à s'effondrer. « Qu'importe que tu vives dans une cabane ou un château, l'enfer comme le bonheur peuvent être partout ».

Forte de ces énergiques expériences, elle retourne au Congo Brazzaville et entame les

démarches pour créer un internat permettant aux jeunes filles de créer leur propre business. Le déclencheur de ce nouveau projet est violent : « j'ai rencontré une petite fille de 9 ans, enceinte. En parlant avec elle, je comprends toute l'horreur de son état. C'est l'abus d'un haut placé qui négocie quelques gentillesse en échange d'une mince aide pécuniaire... C'est insupportable. Il faut agir pour que toutes les femmes aient les moyens de se défendre, et l'école Marianne sera faite pour ça. »

Le 14 août 2008, (date hautement symbolique puisque jour anniversaire de l'indépendance du Congo) naît RDJA (Ressources et Développement de la Jeunesse Africaine) et Marienta se rend compte que le problème n'est pas qu'un problème de femme. C'est toute une société qui a besoin d'aide et pour faire évoluer cette situation, il faut créer une structure où les jeunes peuvent se retrouver entre eux, échanger, débattre, se connecter à Internet... Bref, s'ouvrir au monde : « Il faut former les mentalités. Chaque petit changement va conduire à un grand bouleversement de société. L'aide doit aussi venir de l'intérieur ». Au sein de son association, Marienta n'hésite pas à être crue, choquante pour être mieux entendu dans un pays de pudeurs et de tabous. Elle parle contraception, sida, dans un langage simple, celui de la rue, celui qui saura être entendu. « Vous êtes les leaders de demain ! C'est vous qui ferez un avenir ou non à l'Afrique. C'est à vous d'en prendre conscience. Nous pouvons être

la béquille, mais les jambes, c'est vous ! » RDJA est là pour créer de la ressource, et l'envie de « faire » marche dans les deux sens. « Ici pour là-bas, là-bas pour ici. C'est étonnant de voir le changement d'attitude de ces gens qui ont soudain une responsabilité. Ils recouvrent l'estime d'eux-mêmes. » Tombée amoureuse du Congo Brazzaville, elle dit avec humour et pertinence : « pourquoi ne pas aller plus loin, dans cette relation, mieux se connaître, et peut être même envisager un avenir, un mariage ! Et ce, malgré la réticence de ma mère envers cette union ... »

Marienta, infatigable, est passionnante. Son discours est politique, humain, enflammé, fédérateur. « ... les autorités dilapident les rêves des jeunes en cautionnant et alimentant l'insoutenable. Elles brisent légèreté, soif de vivre et d'avenir. Pour bouleverser cette nation, il faut essayer de rapprocher les deux camps.» Aussi militante et engagée que ce grand-père qu'elle n'a jamais connu, Marienta vit sa vie comme une aventure ! « C'est quoi la prochaine page ? » Son existence toute entière est consacrée à la réalisation de ses envies, de ses projets et de leurs concrétisations en France comme en Afrique. Elle conclut notre entretien par cette belle et forte métaphore : « L'Afrique et la France, ce sont mes parents qui ont divorcé. Ils m'ont en garde alternée ! »

SKARJ DIASUAMA MIALA

par Barbara d'Alessandri



Skarj (prononcez SKAR-JI) m'a donné rendez-vous gare de Lyon, « pour la croisé des chemins » précise-t-il au téléphone. Je lui propose de faire l'interview au bar du Train Bleu. L'homme arrive, élégant, posé, souriant. Il apprécie la beauté du lieu qu'il ne connaissait pas.

Des 14 premières années de sa vie passées à Clichy sous Bois-Montfermeil, il parle avec bienveillance, mais il sait à quel point ce décorum peut fermer les cœurs et les esprits. Pour offrir à Skarj et ses cinq frères et sœurs la chance de voir autre chose et espérer un avenir plus ouvert, toute la famille décide de plier les gaules, direction le 77. Skarj réalise alors qu'on peut vivre autrement, et comprend surtout l'importance primordiale de l'entourage. Sa décision est prise : retour à Montfermeil, où il va tenter d'aider les autres ; aller à la rencontre des jeunes de la cité, élargir leur horizon : « Ces gamins ont besoin d'être regardés, écoutés, aimés ». Ils ont un besoin urgent de s'exprimer, de communiquer. La bagarre est un moyen maladroît de se faire entendre. Reste le foot, la musique. On prête à Skarj des qualités de manager ? Très bien ! Il va savoir s'en servir ! La musique lui semble LA façon d'accéder à ces jeunes, et d'entrer avec eux dans une relation d'échange. Ils doivent mutuellement s'approprier, aller au-delà des méfiances et suspicions. « Il faut qu'ils intègrent que tu as la possibilité de leur faire passer un palier. Ils ne demandent que ça. Je n'ai jamais vu personne vivant dans une cité qui n'ait envie de sortir de là ! ». Skarj connaît sa banlieue sur le bout des doigts, défauts, qualités, codes. Petit à petit, il devient producteur de musique et d'album. C'est lui qui finance totalement les projets, à ses risques et

périls. Mais il se moque bien de perdre de l'argent : « Ce qui compte, c'est de leur montrer que l'on peut sortir de cet engrenage, que s'ils pensent n'avoir que la délinquance comme moyen de communication, ils se trompent. Il faut les ouvrir à autre chose, prouver aux septiques, que l'on peut y arriver ! »

Voilà dix ans que Skarj continue à batailler ferme. Il y a des échecs, mais aussi, heureusement, des succès. Des compiles, des images télé montrant qu'il ne se démène pas en vain. Lentement mais sûrement, il démine la route, en élimine les chausse-trapes : « On peut vraiment aider les autres à sortir du désespoir. » Il a pris plus d'une année sabbatique pour s'occuper pleinement d'un gamin en grande difficulté. Il l'a aidé à trouver la route des studios, à ouvrir les portes, à négocier les locations de matériel, car bien sûr tout se monnaie. Ce qu'il gagne en travaillant dans le bâtiment, il le réinvestit illico dans les enregistrements. Il est heureux : son protégé se raccroche au wagon et, enfin, « passe un palier ». La musique est un formidable moyen d'accéder aux gens.

Pourtant, Skarj ne tarde pas à réaliser que pour se faire vraiment entendre, il faut aborder la politique, évidemment. Il faut notamment que les jeunes comprennent à quel point le vote est indispensable. Dire « oui, non, peut-être » c'est dire que l'on existe, que l'on est concerné et partie prenante. L'importance de se considérer comme un citoyen ! De nombreuses associations s'échinent pour convaincre les gamins de prendre une carte électorale, les persuader de l'importance de leur participation à la vie politique. Et ça marche : « Quel bonheur de les voir aller voter ! Tout ça pour ça ? Yeeees ! C'est bon ! ». Et le

11 février 2007, naît l'album « Explicit.Politik » dans lequel se sont investis des chanteurs comme Stomy Bugsy. Prendre cette initiative, c'est déjà commencer à sortir du ghetto. L'association « Assez le feu » - créée après les émeutes de 2005 - s'est également mobilisée dans ce mouvement. Skarj va au bout de sa démarche, et fait parvenir l'album à François Fillon et à d'autres ministres. L'histoire ne précise pas s'ils l'ont écouté au coin du feu.

Le dynamisme de Skarj ne faiblit pas. Fort de son expérience pour monter sa propre boîte, il décide d'aider les jeunes à en faire autant : « Ça ne peut passer que par là, car c'est eux qui demain embaucheront ! Toute leur rage, doit être utilisée à se battre pour devenir patron ! » Avec son association (Diazmusic) il a aussi le projet de générer une plate-forme d'association, pour aider à la réinsertion sociale et professionnelle.

Il est aussi chargé de mission par la banque CIC Congo-Kinshasa. Il doit mettre en relation des entreprises d'ici et de là-bas pour former des jeunes et les faire peut être intégrer le CIC. Toute cette profusion d'activités est lourde à assumer pour sa petite famille, mais elle le soutient pourtant inlassablement alors qu'il avoue avoir parfois du mal à tout concilier. Il vit pour ça, c'est son combat quotidien : « Je me dis que beaucoup de jeunes mériteraient d'être assis ici, à ma place, dans cet endroit sublime. Ils doivent avoir la chance de savoir que ça existe, et de pouvoir y entrer. »

Il espère transmettre à ses enfants la nécessité de l'entraide. Ils les emmènent parfois avec lui à Cli-

chy-sous-Bois pour qu'ils réalisent qu'« il est formidable d'habituer les beaux quartiers, mais que ça reste une chance. Il faut savoir écouter, voire, comprendre ce qu'il se passe autour de soi ».

Merci à ce prof qui, modèle de pédagogie et de générosité, a passé des années à lui répéter « Tu n'est qu'un bon à rien, tu n'y arriveras jamais ! » Il lui doit sûrement beaucoup. Ah, j'oubliais : Skarj, c'est le verlan de Giscard ! « Mais vraiment, dit-il dans un rire, c'est pas facile à porter ! »

AURÉLIE BRANGER

par Barbara d'Alessandri



Août 2005. Palestine. Aurélie arrive tout juste de Bolivie, pour donner des cours de violons. Jusque-là, rien qu'elle ne connaisse déjà : elle est violoniste de métier et en plus de jouer dans différentes formations, elle enseigne régulièrement l'art de manier l'archet. Ce qui diffère juste un peu, ce sont les personnes à qui elle va dispenser ses compétences pendant un mois : ils ont entre trois et dix-huit ans, et vivent dans des camps de réfugiés. Leur quotidien est lourd, la place accordée à la distraction souvent mince, très mince.

L'association Al Kamandjati (le violoniste en arabe), développe durant les vacances d'été des ateliers de musique animés par des professeurs bénévoles. L'idée est d'apporter une occupation légère et divertissante pendant ces semaines un peu plus longues que les autres mois de l'année, mais aussi de laisser entrevoir l'espoir que la vie peut être différente, que certaines rencontres peuvent changer le cours d'une existence.

Le premier jour du premier mois, une dizaine de musiciens débarque dans une école devenue, de fait, un centre aéré. Ils déballent des instruments de tout poil, brinquebalants mais opérationnels, et des partitions en pagaille, dons de France et de Belgique. À part les quelques timides, méfiants ou sauvages, les élèves sont tous partants pour apprendre à jouer. On s'apprivoise mutuellement, et très vite, c'est une joyeuse anarchie. On montre, observe, s'étonne dans un arabe rudimentaire !

Il y a plusieurs salles dans lesquelles on peut s'essayer au violon, mais aussi à la flûte, au violon-

celle. Alors on tente tout en vrac et on fait tourner. Les enfants sont heureux, appliqués. Ils maltraitent joyeusement le répertoire classique dont ils ignorent évidemment tout (tiens, comme moi !) mais s'exercent aussi sur des airs plus familiers de musique palestinienne. La récompense de tous ces efforts : l'inauguration, à la fin du mois, de l'école de musique gratuite. Il existe un conservatoire à Ramallah mais qui a la chance de pouvoir y aller ? Pas les réfugiés en tout cas ! L'association fait bien les choses, se donnant les moyens de ses objectifs, puisqu'elle a aussi créé un atelier de lutherie et forme des apprentis. Décembre 2005. Aurélie se rend de nouveau en Cisjordanie pour des concerts de musique baroque et ainsi promouvoir ladite école.

Juillet 2007. Elle repart, mais cette fois, juste avec une copine. Toutes deux proposent à Al Kamandjati de remplacer les profs absents pendant les vacances. Elle découvre que ses jeunes élèves ont fait des progrès spectaculaires. Le désœuvrement a ceci de positif, si l'on peut dire, qu'il laisse le temps aux jeunes palestiniens de triturer et d'apprivoiser leur instrument plusieurs heures par jour. L'un d'entre eux, Mahmoud, sort véritablement du lot. Il a du talent. Il doit venir en France se perfectionner, mais la route est vertigineusement longue pour obtenir passeport et visa. Décembre 2008. Cette fois, c'est accompagnée de son homme et en touriste comme vous et moi (enfin... presque) qu'Aurélie séjourne en Palestine. Huit jours dans des conditions très différentes, pour partager la beauté de ce pays à la croisée de toutes les cultures. La force émotionnelle d'un 24 décembre à Bethléem est inégala-

ble. Le monde entier semble être réuni là, avec la sensation d'être au tout début de l'humanité.

Aurélie a besoin de transmettre et elle pense le faire partout, sans distinction géographique. La Colombie pourrait être une nouvelle destination, même si elle sait que la Palestine fait partie de l'histoire familiale : son père, très militant, hébergeait des palestiniens à la maison. Et lorsqu'elle lui parle pour la première fois de ce projet d'atelier musical, il s'exclame : « Non seulement tu peux y aller, mais tu le DOIS ! ».

Je lui demande ce qu'elle ressent en rentrant de mission. Elle cherche l'analyse juste. « La première fois j'y suis allée pour voir, découvrir et comprendre. Ensuite, j'ai fait les voyages en toute connaissance de cause, et lorsqu'enfin je suis revenue comme touriste, le plaisir était décuplé. Aider peut aussi se faire de cette façon-là. L'idée, c'est d'apporter ponctuellement un petit truc, un rêve. » J'insiste un peu : est-ce que l'on ne ressent pas une certaine satisfaction quand même ? « Je ne me suis jamais posé la question en ces termes ! Ce sont de beaux souvenirs, et des moments chargés en émotions ! » Les yeux bleus piscine se baissent, pudiques, humbles. « En tout cas, je pense être légitime à donner des cours, c'est mon métier, et j'essaie de bien faire mon travail. » Quand on sera grand, on voudra tous un professeur comme Aurélie. Inch Allah.

REBECCA FERRARI

par Barbara d'Alessandri

Un papa utopico-poète qui rêve de construire un habitat et des vêtements recyclés « spécial SDF », ça peut créer une vocation non ? À 16 ans, Rebecca Ferrari entretient pendant un an une relation épistolaire avec un détenu en Italie, se démène pour prouver son innocence, et y parvient. L'homme se fait alors assassiner dans la nuit. Quelle désillusion ! Alors le monde ne serait géré que par des relations de pouvoirs ? De là, naît sa rage contre les institutions. 24 ans, étudiante en anthropologie, Rebecca arrive de La Spezia (Italie) à Paris. Il lui faut choisir une minorité pour sa thèse. C'est le SDF parisien qui retient son attention ! Si c'était à refaire, peut être se pencherait-elle sur le cas du sans papiers afghan... C'est bien aussi les sans papiers ! « En fait, dit-elle, on a tendance à se tourner vers une cause dans laquelle on se reconnaît, mais à ce moment-là, je n'avais pas conscience d'être une immigrée !... »

Des SDF parisiens, il y en a la pelle, elle n'aurait que l'embarras du choix, pourtant elle ne veut s'imposer dans leurs quotidiens pour leurs claironner qu'elle prépare une thèse et a « archi-besoin de témoignages anthropologiques » ! Pour pouvoirs les aborder sans agressivité, il lui faut un prétexte, une structure. Elle ne connaît alors que Les restos du cœur. Elle s'engage, la voilà sur le terrain, son travail peut commencer.

Et puis... elle oublie peu à peu son but initial, se présente chaque semaine gare St Lazare pour distribuer des repas. Ensuite, elle commence les maraudes, où la démarche psychologique est très différente puisqu'il faut aller à la rencontre de gens qui n'en ont pas forcément l'envie et qui peuvent vous le faire sentir sans retenues. Découvrir qui ce cache réellement derrière cette souffrance, c'est ça qui la motive, d'un point de vue humain ET anthropologique ! Car oui, on a le droit d'être bénévole ET intéressé ! Ça ne rend pas la démarche impure.

« Et... je peux te demander si... certains soir, ... tu n'as pas très très envie d'y aller ? » Merveille de l'accent italien : « Ma à chaque fois, jé mé fais violence ! C'est comme aller à la fac ! Parfois, je préférerais aller au cinoche » Ouf ! Exit le concept du bon bénévole dévoué corps et âme, c'est juste quelqu'un comme nous ! Et le gentil pauvre alors ? Rebecca s'at-

tache à me démontrer l'universalité de toute microsociété, avec sa cohorte de mecs biens et de sales types. Pourquoi seraient-ils différents de l'espèce humaine ordinaire ? Ils ont le droit aussi, de nous renvoyer dans nos 22, quand, sous prétexte d'être une gentille-association-humanitaire-qui-leur-veut-du-bien, on débarque « chez eux » à n'importe quelle heure, en leur proposant sandwiches et anoraks aux allure périmées. Et même, c'est plutôt bon signe d'avoir le goût de l'esthétique, non ? En acceptant cela, on les reconnaît en tant qu'individus faisant partie intégrante d'une société, qui vit aussi grâce à eux. Rebecca a besoin d'être dans l'échange. « Il faut casser la relation pré-établie du gentil bénévole positif qui affronte la misère. »

Elle s'accorde non seulement le droit d'y aller en étant de mauvaise humeur parce qu'elle a passé une sale journée, mais en plus, de leur en faire part. Voilà une relation humaine honnête ! Si honnête, qu'il lui arrive aussi de les détester en blocs, de les trouver insupportables, moches, agressifs... « Et puis, quand tu réalises que l'un d'entre eux va juste un peu mieux, tu oublies tout. C'est peut-être de l'égoïsme oui : haaa comme je suis utile ! Et alors ? N'est-ce pas valable pour n'importe quelle relation affective ? Quand on passe une soirée avec une amie au bout du rouleau, on la rassure et

on est heureux de voir qu'elle va mieux. Ce n'est pas plus impure que ça ! »

Depuis 3 ans, Rebecca a rejoint Médecins du Monde. Leurs démarches et revendications sont beaucoup plus militantes. Il y a une véritable lutte contre les injustices sociales, et Rebecca n'hésite pas à être dans l'illégalité pour servir ses convictions. L'idée d'arrêter lui est insupportable. « D'abord ils me manqueraient trop, mais surtout, cela reviendrait à cesser de lutter. Et même si c'est un problème qui va se perpétuer à l'infini, je veux continuer à parler, non pas pour eux, mais avec eux. Ce n'est pas un discours du 24 Décembre, mais abandonner reviendrait à devenir aigrie, sans intérêt ni compassion pour l'être humain. Il faut le voir d'un point de vue idéologique ! ».

J'hésite à lui demander si elle est fière d'elle. Elle rit. « Quand je rentre le soir, parfois je suis un peu fière, mais j'ai très honte de le penser ! Moi, je prends un bon bain chaud pendant qu'ils dorment dehors. » Je ne résiste pas à la tentation de préciser que Rebecca a 29 ans, elle est sublime, brillante et, cerise sur le gâteau, parle un français parfait, avec l'accent italien. Je sais, ça fout un coup, mais... « Au bout du compte, c'est à la portée de tout le monde. Il suffit juste de le caler dans son emploi du temps » C'est elle qui l'a dit !